

Pour un faux-col

Autor(en): **Allais, Alphonse**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 17

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223223>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

gent de police, ne savait le vrai nom. Ces trois citoyens étaient réunis là par la volonté du conseil municipal chargé de procurer un gîte à ces vieux et fidèles amis de la bouteille à qui ils ont héroïquement sacrifié famille, amis, espoir de fortune, sans compter le reste. Chaque fois que la municipalité avait à s'occuper de l'un de ces héros malheureux, le syndic disait à l'agent de police :

— Hardi, Eugène, fourre-moi cet oiseau à la Villa des Puces.

C'est ainsi que Mitaine, Jambonneau et Bobine s'étaient réunis pour former un bien curieux ménage. Sur les trois, il y en avait un généralement qui chômeait (le plus souvent c'était Mitaine qui avait soixante ans) et qui était chargé de faire le ménage. C'était quelque chose à voir. Les autres partis, il se soulevait nonchalamment d'une paillasse éventrée qui était sa couche, ôtait les brins de paille restés sur ses vêtements, puis allumait le poêle de fonte situé près de la fenêtre par laquelle passait le tuyau, et mettait dessus la casserole. Cette casserole était tout un programme. Elle était intérieurement cerclée de plusieurs ronds, des ronds de soupe, surtout, et des ronds de tisane aux queues de cerises, mais il y avait aussi un rond de chocolat et un rond de fondue au fromage, souvenir d'un plantureux Sylvestre. Cette casserole, Mitaine la considérait un instant, se disant qu'il serait bon de la laver, mais peuh ! après tout... Et il mettait dedans ce qu'il avait à y mettre, c'est-à-dire de l'eau pour faire son café. Une fois ce café bu, il nettoyait le logis, et, à l'aide d'un manche au bout duquel un souvenir de balai persistait encore, il envoyait la poussière et les débris dans une fente du plancher assez large pour les recevoir. Après quoi, il se recouchait, mais point sur sa paillasse.

Dans un angle de la chambre, du côté opposé à la porte, l'œil étonné rencontrait un lit, un vrai lit de bois, de noyer peut-être, et ce lit était pourvu d'un sommier, d'un matelas et d'un duvet. Les draps et les oreillers y étaient aussi, mais il vaut mieux les passer sous silence... Ce lit, orgueil de la Villa des Puces, auquel il eût pu servir d'enseigne, appartenait à Bobine qui en était fort jaloux et qui ne partait jamais pour sa journée sans interdire à son collègue Mitaine, quand celui-ci restait au logis, de prendre la liberté de s'étendre dessus. Il joignait à son interdiction des imprécations terribles et solennelles, car Bobine, qui autrefois avait été un assidu lecteur des livres de la bibliothèque communale, faisait volontiers des citations historiques ou bibliques qui pourtant n'effrayaient pas Mitaine puisque, sitôt son café bu, il prenait possession du lit défendu avec délices et volupté.

Au soir, quand Bobine rentrait, cela faisait une belle histoire... Le pauvre Mitaine s'entendait comparer à tout ce que la terre contient de vil ou de monstrueux tant qu'à la fin, Mitaine perdait patience et lançait son soulier quelque part, généralement dans une vitre. Jambonneau, alors intervenait et les secouait tous deux jusqu'à ce qu'ils fussent raisonnables.

C'est que Jambonneau, lui, était au-dessus de ces mesquineries. Ce plumard, il le regardait avec un vaste dédain, se demandant comment on pouvait le préférer à une journée ou deux de complète noce, et en lui-même, il lui arrivait de calculer combien de petits verres valait le tout, depuis le bois et le sommier qui probablement ne se séparaient pas, jusqu'au drap raide et couleur de pomme pourrie, et au duvet qui perdait ses plumes... Oui, oui, tout ça avait beaucoup de valeur, mais ne lui appartenait pas, et quand il voulait boire, il n'avait d'autre ressource que de travailler préalablement.

Or, il arriva qu'un certain printemps brumeux et malsain, Bobine tomba malade, et qu'il fallut le transporter à l'hôpital, où ce fut toute une entreprise de le rendre digne d'être admis dans une salle et de coucher dans un vrai lit. Il fallut le faire tremper pendant un temps assez long dans une eau de soude assez forte. Mais une fois terminée cette épreuve, Bobine fut admis au bien-être des draps blancs et des oreillers propres. Il ne regrettait que son duvet, et il parla une fois

de le faire venir, mais il n'avait pas fini de parler qu'il concevait l'énormité de sa demande et en rougissait, au figuré, bien entendu. A part ce petit inconvénient et un autre infligé par le docteur qui lui appliquait le supplice de l'abstinence totale, tout allait bien et Bobine s'apercevait à peine qu'il était malade. Un jour même, le docteur le déclara assez guéri pour céder sa place à un autre et, par un matin de pluie neigeuse, Bobine, les jambes sans courage et les idées vagues, se trouva sur le chemin de Brenens. A cause des nombreux cafés qu'il trouva sur sa route, il n'arriva que le soir dans son *sweet home* où ses camarades ne l'attendaient pas.

— Voilà Bobine ! s'exclama Mitaine en train de racler quelque chose au fond de la casserole, tu es guéri ?

— Voilà, rien de trop... Tu n'aurais pas une goutte de café pour moi avant que je me fourre au plumard ?

— Ton plumard, dit Mitaine, tu me fais rire avec ton plumard.

— Eh bien quoi, mon plumard ? dit Bobine en regardant du côté où il devait se trouver. Il crut avoir la berlue en voyant qu'il ne s'y retrouvait point, et se frotta les yeux.

— Ton plumard, reprit Bobine d'un ton plein de rancune, Jambonneau te l'a négocié pendant que tu étais à l'hôpital.

— Où est-il, ce lâche, cette canaille, cette fripouille qui m'a négocié mon plumard pendant que j'agonisais sur un lit d'hôpital ?

— Ben quoi ? dit Jambonneau qui jusqu'alors avait fait le mort sur sa paillasse. Ton plumard ? Mitaine était tout le temps dedans... je n'avais pas tourné les talons qu'il s'y installait comme chez lui... Il ne valait bientôt plus rien, ton plumard, les deux jambes de devant commençaient à flancher... et puis Mitaine disait tous les jours que tu étais f... que tu ne reviendrais pas...

— Canaille, continuait Bobine sans entendre, traître, apostat, il m'a négocié mon plumard, je n'ai plus un lieu où reposer ma tête...

Et, pour prouver son dire, il la laissa tomber sur sa poitrine et se mit à pleurer.

L. Musy.

La Patrie Suisse. — On lira, dans la « Patrie suisse » du 23 avril, la fin de l'article consacré aux Usines Salzer. En ce premier printemps, où l'on recommence les promenades dans la campagne, M. F. Chodat nous parle, dans sa chronique scientifique, des « plantes vénéneuses ». M. W. Suès continue sa revue, amusante et parfaitement documentée, des institutions internationales. Une page d'histoire littéraire, à propos du centenaire d'Etienne Eggis : les constructions de la nouvelle centrale de Leysin ; des actualités ; des vues du printemps en Suisse complètent ce beau numéro.

Un entraînement. — Je vois que vous déjeunez dans un restaurant à bon marché. Avez-vous fait des pertes ?

— Non, je suis même dans une période de veine.

— Alors ?...

— C'est bien simple. Ma femme veut diriger la cuisine à partir de la semaine prochaine et j'y prépare mon estomac.

LE PATER DU CHEVAL.

A M. Marcel Favre à la Débridée.



IDEE de cette oraison peu canonique appartient à un Américain, propriétaire d'une grande écurie. Beaucoup d'âmes sensibles approuveront cette prière de cheval :

« O mon patron qui es mon maître sur la terre ! Donne-moi chaque jour, quand ma besogne quotidienne est accomplie, ma ration de foin et d'avoine.

« Pourvois-moi d'une litière propre et sèche ; fais que je sois à l'abri de toutes les intempéries.

« Parle-moi, parce que ta voix est beaucoup plus efficace que les coups de fouet que tu m'infliges.

« Caresse-moi souvent pour me donner le goût au travail.

« Aux montées, n'aie jamais recours au fouet et aux descentes ne tire pas les rênes.

« Quand je ne comprends pas, ne me bourre pas de coups. Examine plutôt mes harnais et assure-toi que rien n'y manque et que mes fers ne me blessent pas les pieds.

« Quand je refuse de manger, examine ma

bouche, il est possible que j'aie des ulcères qui m'empêchent de mastiquer.

« Ne me coupe pas la queue, qui me priverait de mon unique défense contre les mouches, les taons, mes terribles persécuteurs.

« Enfin, mon maître sur cette terre, quand la vieillesse me rendra inutile, ne me condamne pas à mourir de faim et de douleur sous le fouet d'un cruel charretier. Tue-moi toi-même sans me faire souffrir et Dieu te traitera comme tu m'as traité.

« Si j'ai l'audace de t'adresser cette humble requête, je t'implore de me pardonner au nom de Celui qui est né dans une étable. »

Nul doute que cette prière traduite du *Tit-Bits*, touchera le cœur de beaucoup de propriétaires et de leurs employés. Ce touchant appel d'un cheval savant, sera entendu de tous les charretiers, à l'heure où la plus belle conquête de l'homme est sur le point d'être détrônée par les véhicules à moteur !

Stamboul, 18 avril 1930.

Xem Sioul, pacha.

Un avantage. — A la table d'un restaurant, un voyageur indigné :

— Oh ! encore une punaise dans mon potage !

Et le garçon, avec un gracieux sourire :

— Monsieur devrait être content ; c'en est une de moins dans son lit.

POUR UN FAUX-COL.



YANT glissé son décime dans la fente, mon ami conquit une effroyable colère en constatant que rien ne bougeait à l'appareil et que la tablette de chocolat annoncée ne se présentait pas.

— Tas de voleurs ! écuma-t-il.

Et il ajouta :

— Je viendrai cette nuit avec une cartouche de dynamite et je ferai sauter leur damnée machine.

— Voilà, fis-je, une bien excessive vengeance pour une malheureuse pièce de deux sous.

— Ça n'a pas pour les deux sous ! Les deux sous, je m'en moque ! Mais je ne veux pas qu'on se f... de ma fiole.

Je connais, en effet, peu de gens aussi susceptibles que cet ami.

Toujours prêt à s'imaginer que l'humanité entière s'est ligée pour le dépouiller, il ne décolère pas et rumine sans relâche les plus éclatantes et les plus cruelles revanches.

S'étant aperçu un jour que son épicier lui avait vendu une livre de sucre de 485 grammes, il revint le lendemain et projeta dans les olives et les pruneaux de l'indélicat boutiquier une pleine poignée de poivre.

— Ce n'est pas pour les 15 grammes de sucre, s'excusait-il gentiment. Les 15 grammes de sucre, je m'en moque ! Mais je ne veux pas qu'on se f... de ma fiole !

En une autre circonstance, les choses allèrent plus loin encore.

Dans un hôtel de Marseille, où il descendait d'habitude, il constata, en faisant sa malle pour le départ, qu'il lui manquait un faux-col.

Nul doute ! Un garçon de l'hôtel avait, en son absence, ouvert la malle et dérobé l'objet.

Mon ami ne fit ni une, ni deux. Au lieu de revenir à Paris, où l'appelaient ses affaires, il s'embarqua sur un vapeur en partance pour Trieste.

Trieste — qui l'ignore ? — est, avec Hambourg, le grand marché européen de bêtes féroces.

L'homme eut la chance de tomber, tout de suite, sur une véritable occasion : un sale jaguar adulte, dont le mauvais caractère aurait lassé la patience d'un saint et qu'on lui abandonna pour un prix dérisoire.

Ce jaguar fut introduit dans une forte malle, une de ces fortes malles où la tôle d'acier joue un rôle plus considérable que l'osier ou la toile cirée.

Un rapide steam-boat ramena vers Marseille le monsieur grincheux et son farouche compagnon.

Le jaguar qui, à l'état libre, n'est déjà pas d'une mansuétude désordonnée, perd encore de sa sociabilité par le séjour d'une semaine dans une malle, même quand son maître a pris la précaution d'enfermer avec lui une dizaine de kilogrammes de viande de cheval de premier choix.

Notre jaguar ne se comporta pas autrement que la plupart de ses congénères.

Précisément, le garçon de l'hôtel eut la fâcheuse pensée de s'approprier un mouchoir de poche appartenant à notre ami.

Le couvercle de la malle se releva plus brusquement que ne s'y attendait l'indélicat serviteur.

Le pauvre jaguar, heureux enfin de pouvoir détendre ses muscles engourdis, manifesta sa joie par un petit carnage, qui s'étendit au garçon coupable, à deux bonnes, à trois voyageurs, au patron, à la patronne de l'hôtel et à quelques autres seigneurs sans importance.

Quand le jaguar s'amuse, rien ne saurait l'arrêter.

— Eh bien ! monsieur, concluait mon ami, je suis souvent revenu dans cet hôtel et n'eus plus jamais à déplorer l'absence du moindre bouton de manchette... Qu'est-ce que vous voulez, moi, je ne veux pas qu'on se f... de ma viole !

Alphonse Allais.

La Cathédrale de Lausanne (éditions touristiques). Textes français, allemand, anglais. 60 illustrations en héliogravure. — Edition Spes, Lausanne. — Prix fr. 1.50.

Vaudois, vous avez une Cathédrale admirable ! La Cathédrale de Lausanne est un des plus beaux édifices gothiques bâtis en Suisse au XIIe et XIIIe siècles. Les connaisseurs le savent, mais le grand public semble l'ignorer. Il est paru récemment deux ouvrages remarquables destinés spécialement à le lui apprendre. Et ce sera une émouvante surprise pour beaucoup qui passaient indifférents devant ce magnifique monument de l'art médiéval. La plus modeste de ces publications, revêtue de la forme d'une élégante plaquette contenant une soixantaine d'illustrations photographiques de G. de Jongh qui a su dégager, comme nul ne l'avait réussi jusqu'ici, les ensembles et les détails typiques, qui prêtent à ce petit livre une valeur artistique et documentaire que tous les connaisseurs apprécieront. Et les plus profanes des lecteurs verront, dans leur rayonnante beauté, les choses que leurs yeux ne savaient point discerner habituellement. La Cathédrale de Lausanne symbolise plusieurs siècles de vie, d'histoire vaudoise ; il est temps de s'en souvenir !

LE FEUILLETON



SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL

CHAPITRE III.

Séjour en France. — Réorganisation du 2e régiment suisse. — Marche à travers la Belgique et l'Allemagne. — Entrée en Russie. — Combats et bataille de Polotsk. — Comme quoi les croix d'honneur n'arrivent pas toujours à leur adresse. — Bataille de la Bérésina. — Mémoires faits d'armes du 2e régiment suisse. — Retraite depuis la Bérésina. — Déplorable situation. — Retour en Suisse.

Les débris de notre régiment se rendirent à Marseille. Mes frères, au nombre de quatre, étaient tous au service de l'empereur ; l'un d'eux avait été fait prisonnier en Espagne. Ma mère délaissée était pour moi un sujet d'inquiétudes et de regrets. Elle était veuve d'un ancien officier, et j'espérais toujours que les traités rendraient sa situation moins précaire, mais il n'en était rien, et ses cinq fils, qui, sur de nombreux champs de bataille, avaient versé leur sang, pour la patrie d'abord et pour la France plus tard, ne pouvaient pas plus que moi, avec une paie mensuelle de 62 francs, venir au secours de notre excellente et digne mère.

En relisant mes lettres des années 1809 et 1810, je ne puis m'empêcher d'éprouver le sentiment des regrets qui m'accablaient alors, et que tant de mes anciens camarades auront éprouvé avec moi ; c'est que la paie restreinte dont nous jouissions alors nous permettait à peine de suffire à nos plus pressants besoins, et que nos résolutions les plus filiales, mues par le sentiment de la plus sincère reconnaissance, venaient se briser devant des obstacles invincibles.

Cette situation ne m'a jamais empêché d'éprouver le plus sincère attachement pour le gouvernement de cette France auquel je m'étais voué, car voici ce que, de Marseille, j'écrivais à ma mère le 11 novembre 1809, et cela à propos de la divergence d'opinion qui existait entre plusieurs de mes parents et moi :

« Comme je n'ai que le grade et la paie que veut bien m'accorder l'empereur des Français, je ne dois avoir aucune relation avec ceux qui pourraient me compromettre par leur correspondance outrée. »

C'est ainsi que je m'exprimais il y a 49 ans. Dès lors mes sentiments d'affection n'ont point été modifiés ; mes souffrances et les blessures que je reçus à la Bérésina n'ont rien changé à mon amour pour mon pays et à mon admiration de vieux soldat pour le grand capitaine, l'empereur Napoléon.

Notre régiment tint alternativement garnison à Marseille et à Toulon, pendant plus de deux ans. Je pratiquai la vie militaire, non pas en grand seigneur, mais en simple lieutenant adjudant-major, courant quelquefois les aventures pour tuer le temps. Je ne puis assez me féliciter des bontés dont je fus l'objet de la part de mon colonel, M. Castella.

Puisque j'ai parlé d'aventures, je ne saurais passer sous silence celle qui m'a valu la particulière bienveillance de mon colonel. J'étais à cette époque éperdument amoureux d'une jeune personne dont je connaissais la famille ; mon amour était partagé ; j'avais tout révélé à ma mère, qui me donna les conseils les plus sensés et les plus maternels ; mais je n'écoutai rien. Lorsqu'enfin la famille de celle que j'aimais se douta des motifs de mes assiduités, je fus congédié très brusquement. Ma colère n'eut plus de bornes, lorsque j'appris, un beau matin, que ma beauté devait se marier, et que, n'ayant aucune dame blanche à mon service, il n'y avait plus pour moi que la résignation. Mes 62 francs par mois ne suffisaient pas pour mes châteaux en Espagne. Dans mon désespoir, je ne vis plus d'autre remède qu'un changement de garnison, et je demandai immédiatement à partir pour Toulon ; car Dieu sait, sans cette sage résolution, les idées qui m'auraient traversé la tête : l'enlèvement, le duel, tout m'aurait été bon pour arriver à mes fins. La garnison de Toulon suffit heureusement pour me calmer.

Je remarque dans ma correspondance de Toulon du 24 octobre 1810, que, ce jour-là, j'avais eu le plaisir de voir deux de mes frères ornés, comme moi, de l'épaulette. Il y avait sept ans que nous ne nous étions pas vus. Ce sont des souvenirs qui ont bien du charme quand on a été séparés, comme nous, sur les champs de bataille de l'Espagne ou du Portugal.

Notre chef de bataillon était M. Vonderweid de Seedorf, de Fribourg, jeune homme de 27 à 28 ans, brave et excellent officier. Il avait en moi la plus grande confiance, et savait apprécier mon service pénible et fatigant d'adjudant-major.

A cette époque, mon frère cadet entra dans une compagnie de voltigeurs de notre bataillon. Ce fut pour moi une véritable joie, car il était fort bien vu du colonel, qui nous invitait très souvent à sa table.

Dès le mois d'avril 1811, nous commençons à pressentir que notre existence de garnison allait cesser, et, pour le régiment tout entier, ce devait être un jour de fête.

Nous avions reçu de la Suisse de nombreuses et excellentes recrues, et notre régiment était prêt à prouver à la France et à l'empereur qu'il saurait faire son devoir. En effet, nous reçûmes, vers le commencement de novembre 1811, l'ordre de départ pour Paris, heureux de courir à de nouveaux dangers pour l'honneur de notre drapeau. Nous traversâmes successivement Aix et Avignon. Le 25 novembre, nous étions à Lyon, où nous devions recevoir quelques officiers suisses, entre autres le jeune de St..., qui avait été particulièrement recommandé par des membres de ma famille, à Berne.

Ce fut le 6 décembre 1811 que nous arrivâmes à Paris. A 6 heures du matin, nous atteignî-

mes les barrières ; nous avions marché une partie de la nuit. Tout nous annonçait le passage de l'empereur, et, en effet, nous le vîmes passer en berline. Il allait à la chasse avec une suite nombreuse. Nous lui rendîmes les honneurs militaires, et les uns et les autres nous n'eûmes qu'à nous féliciter de cette première entrevue. Nous fûmes logés dans la commune de Vaugirard. Le commissaire des guerres et le commandant de Paris nous passèrent en revue et parurent très satisfaits de notre tenue. Le lendemain, c'était le tour de l'empereur. Nous étions assez inquiets de l'impression que nous allions produire, car à peine avions-nous eu le temps de mettre le régiment en état d'être apprécié comme il devait l'être.

A cette époque, passer la revue devant l'empereur n'était pas une petite affaire. Aussi, dès le matin, tous nos hommes, mus par le sentiment du devoir, étaient aussi propres et aussi brillants que s'ils n'avaient jamais quitté leur garnison, et cependant nous arrivions de la veille, après une marche de nuit.

Un adjudant du général vint nous conduire sur la place du Carrousel. Nous y trouvâmes la garde impériale et deux bataillons de Croates, arrivés, comme nous, de la veille. Je ne crois pas qu'il fût possible de voir quelque chose de plus beau que ce corps d'élite. Il y avait surtout un régiment de la garde hollandaise qui était vraiment magnifique.

Tous les régiments défilèrent les uns après les autres. Lorsque notre tour arriva, l'empereur adressa beaucoup de questions à notre colonel. Il parut très satisfait, et promit plusieurs croix à notre régiment. Lorsque notre première compagnie de grenadiers défila devant lui, il s'écria : « Voilà une belle compagnie. » Le capitaine saisit l'à-propos et répondit : « Sire, elle est aussi bonne que belle ; je vous en réponds. » L'empereur lui demanda si elle avait déjà fait campagne. Le capitaine lui répondit : « Je n'ai pas un grenadier qui n'ait fait ses preuves de fidélité et de bravoure. »

(A suivre).

Au Bourg-Cinéma-Sonore, à partir de vendredi 25 avril, le plus grand succès des films sonores, le film le plus pathétique, le film le plus poignant que vous ayez vu : **Le Fou chantant**, avec l'émouvant artiste Al Jolson.

Vous serez étreint d'une émotion poignante en voyant Al Jolson vivre son rôle avec son grand talent fait de sensibilité et de sincérité ; vous souffrirez avec lui en voyant ce magnifique film.

Tous les jours, une matinée à 15 h., sauf samedi et dimanche deux matinées à 14 h. et 16 h. 30.

L'installation sonore « Western Electric » du Bourg est munie des derniers perfectionnements et peut passer tous les films sonores actuels.

Pour la rédaction : J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.



Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Restaurant

GAYILLET

PLACE DU PONT, 3, au 1^{er}

Anciennement : Coq d'Or, Angle Innovation

Téléphone : 22.340

RADIO GÉNÉRALE

Denier & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920

Tél. 26.196 — Maison des Vaudois